

sur les sofas, sur les lits de repos, sur les *duchesses* où le corps s'abandonne si joliment aux attitudes lasses et comme négligées, ou la jupe se relevant un tant soit peu laisse voir un bout de pied, un bas de jambe. L'imagination de la volupté est l'imagination de tous les métiers qui travaillent pour la femme, de tous les luxes qui veulent lui plaire. Et la femme sort-elle de ce logis où tout est tendre, coquet, adouci, caressant, mystérieux? la Volupté la suit dans une de ces voitures si bien inventées contre la timidité, dans un de ces *vis-à-vis* où les visages se regardent, où les respirations se mêlent, où les jambes s'entrelacent (1).

La femme se répand-elle dans les sociétés? Causerie, propos aimables, équivoques, compliments, anecdotes, charades et logogriphes à la mode (2), voilant dans le plus grand monde le cynisme sous la flatterie, l'esprit du temps apporte sans cesse à la femme l'écho de la galanterie et le fait résonner au fond d'elle. L'esprit du temps l'assiège, il éveille des sens à toute heure; il jette sur sa toilette, il lui met dans les mains les livres qu'il a dictés et qu'il applaudit, les brochures de ruelles, les opuscules de légèreté et de passe-temps, les petits romans où l'allégorie joue sur un fond libre et danse sur une gentille ordure, les contes de fée égayés de licence et de polissonnerie, les tableaux de mœurs fripons, les fantaisies érotiques qui semblent, dans un Orient baroque, donner le carnaval des *Mille et une Nuits* à l'ennui d'un sultan du Parc aux cerfs. Puis, c'est autour de la femme une poésie qui

(1) Angola, vol. I.

(2) Correspondance secrète, *passim*.

la courtise, qui la lutine; ce sont de petits vers qui sonnent à son oreille comme un baiser de la muse de Dorat sur une joue d'opéra. C'est Philis, toujours Philis qu'on attaque, qui combat, qui se défend mal... des regards, des ardeurs, des douceurs! « J'inspire là-dessus en me jouant » dit l'Apollon de Marivaux. Poésie de fadeurs qui embaume et qui entête! Rondeaux de Marot retouchés par Boucher, idylles de Deshoulières ranimées par Gentil-Bernard, poèmes où les rimes s'accouplent avec un ruban rose, et où la pensée n'est plus qu'un roucoulement! Il semble que les lettres du dix-huitième siècle, agenouillées devant la femme, lui tendent ces tourterelles dans une corbeille de fleurs dont les bouquetières offraient l'hommage aux reines de France (1).

La femme se met-elle au clavecin? chante-t-elle? Elle chante cette poésie; elle chante : *De ses traits le Dieu de Cythère...* ou : *Par un baiser sur les lèvres d'Iris...* ou : *Non, non, le Dieu qui fait aimer* (2)..., chansons partout goûtées, jetées sur toutes les tablettes, dédiées à la Dauphine, et auxquelles le temps trouve si peu de mal qu'il met sur les lèvres de Marie-Antoinette le refrain :

Eh blanc jupon, en blanc corset... (3).

La Volupté, cette volupté universelle, qui se dégage des choses vivantes comme des choses inanimées, qui se mêle à la parole, qui frémit dans le livre, qui palpète dans la musique, qui est la voix, l'accent, la forme de ce

(1) Correspondance secrète, vol. VII.

(2) Choix de Chansons mises en musique par M. de Laborde, Paris, Delormel, 1773.

(3) Correspondance secrète, vol. II.



monde, la femme la retrouve dans l'art du temps plus matérielle et pour ainsi dire incarnée. La statue, le tableau sollicitent son regard par un agrément irritant, par la grâce amusante et piquante du joli. Sous le ciseau du sculpteur, sous le pinceau du peintre, dans une nuée d'amours, tout un Olympe naît du marbre, sort de la toile, qui n'a d'autre divinité que la coquetterie. C'est le siècle où la nudité prend l'air du deshabillé, et où l'Art ôtant la Pudeur au Beau rappelle ce petit amour de Fragonard qui, dans le tableau de la *Chemise enlevée*, emporte en riant la décence de la femme. Que de petites scènes coquines, grivoises! que d'impuretés mythologiques! que de *Nymphes scrupuleuses*, que de *Balançoires mystérieuses*! Que de pages spirituellement immodestes, échappées au grand Baudouin et au petit Queverdo, à Freudeberg, à Lavreince, aux mille maîtres qui savent si bien décoller une idée de Collé dans une miniature du Corrège! Et la gravure est là, avec son burin leste, vif et fripon, pour répandre ces idées en gravures, en estampes vendues publiquement, entrant dans les plus honnêtes intérieurs et mettant jusqu'aux murs de la chambre des jeunes filles (1), au-dessus de leur lit et de leur sommeil, ces images impures, ces coquettes impudicités, ces couples enlacés dans des liens de fleurs, ces scènes de tendresse, de tromperie, de surprise, au bas desquelles souvent le graveur appelle dans un titre naïf le plaisir par son nom (2)!

Quelle résistance pouvait opposer la femme à cette volupté qu'elle respirait dans toutes choses et qui par-

(1) Entretiens du Palais-Royal, Paris, Buisson, 1786.

(2) Voyez la planche de Queverdo dédiée à M. le comte de Saint-Marc.

lait à tous ses sens? Le siècle qui l'assaillait de tentations lui laissait-il au moins pour les repousser, pour les combattre, cette dernière vertu de son sexe, l'honnêteté de son corps : la pudeur?

Il faut le dire : la pudeur de la femme du dix-huitième siècle ignorait bien des modesties acquises depuis elle par la pudeur de son sexe. C'était alors une vertu peu raffinée, assez peu respectée, et qui restait à l'état brut, quand elle ne se perdait pas au milieu des impressions, des sensations, des révélations, à l'épreuve desquelles le siècle la soumettait. Il y avait dans les mœurs une naïveté, une liberté, une certaine grossièreté ingénue qui en faisait, dans toutes les classes, assez bon marché. Comme la pudeur n'entraînait point dans les agréments sociaux, on ne l'apprenait guère à la femme, et c'est à peine si on lui en laissait l'instinct. Une fille déjà grande fille était toujours regardée comme une enfant, et on la laissait badiner avec des hommes; on tolérait même souvent qu'elle fût lacée par eux, sans attacher à cela plus d'importance qu'à un jeu (1). La jeune fille devenue femme, un homme que vous montrera une gravure de Cochin lui prenait, sur sa chemise, la mesure d'un corps (2). Mariée, elle recevait au lit, à la toilette où elle s'habillait et où l'indécence était une grâce, où la liberté quelquefois dégénérait en cynisme (3). Dans l'écho des propos d'antichambre, dans la parole des vieux parents égrillards, une langue, encore chaude du franc parler de Molière, une langue expressive, colorée, sans pruderie,

(1) Les contemporaines par Rétif, *passim*.

(2) Le *tailleur pour Femmes* dessiné par Cochin.

(3) Voyez dans d'Argenson la façon dont il est reçu par Madame de Prie à sa toilette.



apportait à son oreille les mots vifs de ce temps sans gêne. Ses lectures n'étaient guère plus sévères : de main en main passaient les recueils polissons, les *Maranzakini- niana*, dictés par quelque grande dame à la plume de Grécourt (1); la *Pucelle* traînait sur les tables, et les femmes qui se respectaient le plus ne se cachaient pas de l'avoir lue et ne rougissaient pas de la citer (2). La femme gardait-elle, malgré tout, une virginité d'âme? Le mari du temps, tel que nous le dessinait les Mémoires, était peu fait pour la lui laisser. Il en agissait, là-dessus, fort cavalièrement avec sa femme qu'il formait aux docilités d'une maîtresse; et s'il avait bien soupé, il donnait volontiers à ses amis le spectacle du sommeil et du réveil de sa femme (3). La femme se tournait-elle vers l'amitié? Elle y trouvait les confidences galantes, les paroles d'expérience qui ôtent le voile à l'illusion, dans la compagnie de quelque femme affichée comme madame d'Arty. Elle allait à une représentation de proverbe gaillard sur un théâtre de société, à quelque pièce de haute gaieté pareille à la *Vérité dans le vin*, ou bien à un de ces prologues salés des spectacles de la Guimard auxquels les femmes honnêtes assistaient en loges grillées (4). Elle essayait « les jolies horreurs » des soupers à la mode (5), elle affrontait les chansons badines à la Boufflers courant le monde à la fin du siècle (6). Puis, pour achever de lui enlever le préjugé de ces misérables

(1) Mémoires de Richelieu, vol. VIII.

(2) Correspondance inédite de madame du Deffand. Michel Lévy, 1859, vol. I.

(3) Mémoires de madame d'Épinay, vol. I.

(4) Mémoires de la République des Lettres, vol. V.

(5) Correspondance secrète, vol. VIII.

(6) Mémoires de la République des Lettres, vol. XXVI.

délicatesses, la philosophie venait : entraînée à quelque souper de comédienne fameuse, à la table d'une Quinault, dans la débauche de paroles de Duclos et de Saint-Lambert, au milieu des paradoxes grisés par le champagne, dans la belle ivresse de l'esprit et de l'éloquence. la femme entendait dire de la pudeur : « Belle vertu ! qu'on attache sur soi avec des épingles (1)!.. »

C'est ainsi que peu à peu, d'âge en âge, la facilité des approches, les spectacles donnés aux sens, l'irrespect de l'homme, les corruptions de la société et du mariage, les enseignements, les systèmes de pure nature, attaquaient et déchiraient chez la femme jusqu'aux derniers restes de cette innocence qui est, dans la jeune fille, la candeur de la chasteté, dans l'épouse, la pureté de l'honneur. Aussi le jour où l'amour se présentait à sa pensée, la femme ne trouvait pas pour repousser cette pensée de force personnelle; elle appelait vainement contre la tentation de ce mot et de ses images, la défense, la révolte de sa pudeur physique. Et bientôt, dans cet intérieur que désertait le mari, quel effort ne lui fallait-il pas pour garder ce qu'elle croyait avoir encore de pudeur morale, devant tant d'exemples publics d'impudeur sociale, devant tant de ménages auxquels l'amour ou l'habitude servait de contrat, tant de liaisons reconnues, consacrées par l'opinion publique : madame Belot et le président de Meinières, Hénault et madame du Deffand, d'Alembert et mademoiselle de Lespinasse, madame de Marchais et M. d'Angivilliers, etc., — jusqu'à madame Lecomte et Watelet que

(1) Mémoires de madame d'Épinay, vol. 1.



personne ne s'étonnait de trouver ensemble chez la rigide madame Necker (1) ?

Facilités, séductions, mœurs, habitudes, modes, tout conspire donc contre la femme. Tout ce qu'elle touche, tout ce qu'elle rencontre et tout ce qu'elle voit, apporte à sa volonté la faiblesse, à son imagination le trouble et l'amollissement. De tous côtés se lève autour d'elle la tentation, non-seulement la tentation grossière et matérielle, touchant à la paix de ses sens, irritant les appétits de sa fantaisie et les curiosités de son caprice, mais encore la tentation redoutable même aux plus vertueuses et aux plus délicates, la tentation qui frappe aux endroits nobles, aux parties sensibles de l'âme, qui touche, qui attendrit doucement le cœur avec les larmes qui montent aux yeux.

Il est un charme de l'amour, tout plein de fraîcheur et de poésie, à l'épreuve duquel le dix-huitième siècle soumettra les femmes les plus pures, comme pour leur donner l'assaut dont elles sont dignes. Le péril ne sera plus représenté par un homme, mais par un enfant. La séduction se cachera sous l'innocence de l'âge, elle jouera presque sur les genoux de la femme qui croira la combattre en la grondant, et qui ne la repoussera qu'une fois blessée : ainsi dans l'ode antique, ce petit enfant mouillé et plaintif qui frappe avec une voix de prière à la porte du poète ; puis assis à son feu, les mains réchauffées à ses mains, l'enfant tend son arc, l'arc de l'amour, et touche son hôte au cœur.

(1) Souvenirs de Félicie.

Prières d'enfant, larmes d'enfant, blessure d'enfant, n'est-ce pas la jolie histoire de madame de Choiseul avec le petit musicien Louis, si doux, si sensible, si intéressant et qui joue si bien du clavecin ? Elle s'en amuse, elle l'aime à la folie comme un joujou ; elle a pour lui la *passionnette* qu'une femme a pour son chien. Puis le petit homme grandissant en grâces, en intelligence, en douceur, en sensibilité, un matin vient ou il faut lui défendre ces caresses enfantines qui bientôt ne seront plus de son âge. Alors plus de joie, plus d'appétit : il ne dîne pas. Le cœur gros, il reste assis au clavecin de madame de Choiseul, si triste qu'elle laisse tomber sur sa petite tête ce mot de caresse : « Mon bel enfant. » A ce mot l'enfant éclate ; il fond en larmes, en sanglots, en reproches. Il dit à madame de Choiseul qu'elle ne l'aime plus, qu'elle lui défend de l'aimer. Il pleure, il se tait, il pleure encore et s'écrie : « Et comment vous prouver que je vous aime ? » Il veut se jeter et pleurer sur la main de madame de Choiseul ; mais madame de Choiseul s'est enfuie déjà pour dérober son attendrissement, ses larmes, son cœur, à ce doux affligé qui semble implorer l'amour d'une femme comme on implore l'amour d'une mère et d'une reine, agenouillé, et caressant le bas de sa robe. Et comment se défendre de pitié, d'indulgence, les jours suivants ? Il a la fièvre ; et comme il le dit à l'abbé Barthélemy, « son cœur tombe. » Il reste en contemplation, en adoration, laissant venir à ses yeux les pleurs qu'il va cacher dans une autre chambre. Il s'approche de madame de Choiseul, il embrasse ce qui la touche, et quand elle l'arrête d'un regard, il la supplie d'un mot : « Quoi ! pas même cela ? » Tant de candeur, tant d'ardeur, tant



d'audace ingénue, un enfantillage de passion si naturel et qui est la passion même, finiront par mettre sous la plume de madame de Choiseul le cri du temps, le cri de la femme : « Quoi qu'on aime, c'est toujours bien fait d'aimer. » Et peut-être dira-t-elle plus vrai qu'elle ne croit elle-même, lorsqu'elle écrira : « Mes amours avec Louis sont à leur fin ; leur terme est celui de son voyage à Paris, et je l'y envoie à Pâques. Ainsi vous voyez que je vais être bien désœuvrée (1). »

Mais on rencontre dans le dix-huitième siècle, à côté du petit Louis, de plus grands enfants et qui menacent les maris de plus près. Ceux-ci ne sont pas encore hommes, mais ils commencent à l'être. Le dernier rire de l'enfance se mêle en eux au premier soupir de la virilité. Ils ont les grâces du matin de la vie, la flamme de la jeunesse, l'impatience, la légèreté, l'étourderie. Ils ont pour plaire l'âge où l'on sort des pages et où l'on obtient une compagnie, l'âge où l'on voudrait avoir une jolie maîtresse et un excellent cheval de bataille. Ils séduisent par un mélange de frivolité et d'héroïsme, par leur peau blanche comme la peau d'une femme, par leur uniforme de soldat que le feu va baptiser. Ils badinent à une toilette, et la pensée de la femme qui les regarde les suit déjà à travers les batteries, les escadrons ennemis, sur la brèche minée où ils monteront avec un courage de grenadier. Et lorsqu'ils partent, quelle femme ne se dit tout bas à elle-même : Il va partir, il va se battre, il va mourir ! comme la Bélise de Marmontel écoutant les adieux du charmant petit

(1) Correspondance inédite de madame de Deffand, Paris, 1859, vol. II.

officier : « Je vous aime bien, ma belle cousine ! Souvenez-vous un peu de votre petit cousin : il reviendra fidèle, il vous en donne sa parole. S'il est tué, il ne reviendra pas, mais on vous remettra sa bague et sa montre (1)... »

Amours d'enfants, amours de jeunes gens, un poète va venir à la fin du siècle pour immortaliser vos dangers et vos enchantements ; et faisant tomber les larmes du petit Louis sur l'uniforme de Lindor, Beaumarchais nous laissera cette figure ingénue et mutine, où s'unissent les ensorcellements de l'enfant, de la jeune fille, du lutin, et de l'homme : Chérubin ! le démon de la puberté du dix-huitième siècle.

A côté de ce danger, que d'autres dangers pour la vertu, pour l'honneur de la femme dans la grande révolution faite par le dix-huitième siècle dans le cœur de la France : la Passion remplacée par le Désir !

Le dix-huitième siècle en disant : *Je vous aime*, ne veut point faire entendre autre chose que : *Je vous désire*. *Avoir* pour les hommes, *enlever* pour les femmes, c'est tout le jeu, ce sont toutes les ambitions de ce nouvel amour, amour de caprice, mobile, changeant, fantasque, inassouvi, que la comédie de mœurs personnifie dans ce Cupidon bruyant, insolent et vainqueur, qui dit à l'amour passé : « Vos amants n'étaient que des benêts, ils ne savaient que languir, que faire des hélas, et conter leurs peines aux échos d'alentour. J'ai supprimé les

(1) Contes moraux de Marmontel, Meriin, 1765, vol. I. *Le scrupule*.



échos, moi... Allons, dis-je, je vous aime, voyez ce que vous pouvez faire pour moi, car le temps est cher, il faut expédier les hommes. Mes sujets ne disent point : je me meurs, il n'y a rien de si vivant qu'eux. Langueurs, timidité, doux martyre, il n'en est plus question ; fadeur, platitude du temps passé que tout cela... Je ne les endors pas, mes sujets, je les éveille ; ils sont si vifs qu'ils n'ont pas le loisir d'être tendres ; leurs regards sont des désirs ; au lieu de soupirer, ils attaquent ; ils ne disent point : faites moi grâce, ils la prennent : et voilà ce qu'il faut (1). »

Le siècle est arrivé « au vrai des choses, » il a rendu « le mouvement aux sens. » Il a supprimé, et s'en vante, les exagérations, les grimaces et les affectations (2). Avec ce nouvel amour, plus de mystère, plus de manteaux couleur de muraille dans lesquels on se morfondait ! Du bruit de ses laquais frappant à coups redoublés, le galant éveille le quartier où dort sa belle, et il laisse à la porte son équipage publier sa bonne fortune. Plus de secret, plus de discrétion : les hommes apprennent à n'en avoir plus que par ménagement pour eux-mêmes ! (3) Plus de grandes passions, plus de sensibilité : on serait montré au doigt. Quelles railleries ferait de vous l'amour libre, hardi, et comme on dit, *grenadier* (4), s'il vous voyait garder l'habitude d'aimer languissamment, et cette « bi-

(1) La Réunion des amours par Marivaux, 1731.

(2) *La Nuit et le moment*, ou les *Matines de Cythère*. Collection complète des œuvres de Crébillon le fils, Londres 1772, vol. I.

(3) Bibliothèque des petits Maîtres pour servir à l'histoire du bon ton et de l'extrêmement bonne compagnie. Au Palais-Royal, chez la Petite-Lolo marchande de galanteries, à la Frivolité 1742.

(4) Dialogue entre l'Amour et la Vérité. *Mercur de France*, mars 1720.

goterie » de langage avec laquelle autrefois l'homme courtisait la femme ! Que de mépris dans ce mot : *inclinations respectables*, (1) dont on baptise ces quelques liaisons ou le goût succède à la jouissance, et dont la durée scandalise la société qu'elle gêne ! Le respect pour la femme ? offense pour ses charmes, ridicule pour l'homme ! Lui dire à première vue qu'on l'aime, lui montrer toute l'impression qu'elle fait, lancer une déclaration, quel risque à cela ? N'est-ce pas un principe partout répété, un fait affirmé bien haut par les hommes, qu'il suffit de dire trois fois à une femme qu'elle est jolie, pour qu'elle vous remercie à la première fois, pour qu'elle vous croie à la seconde, et pour qu'à la troisième elle vous récompense ? Les façons ainsi supprimées, les bienséances suivent les façons (2), et l'amour connaît pour la première fois ces arrangements appelés si nettement par Chamfort « l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes ; » commerce d'un genre nouveau, déguisé sous tous ces euphémismes, *passades*, *fantaisies*, *épreuves*, liaisons où l'on s'engage sans grand goût, où l'on se contente du peu d'amour qu'on apporte, unions dont on prévoit le dernier jour au premier jour, et dont on écarte les inquiétudes, la jalousie, tout ennui, tout chagrin, tout sérieux, tout engagement de pensée ou de temps. Cela commence par quelques mots dits, dans un salon plein de monde, à l'oreille d'une femme par quelque joli homme qui prend en badinant la permission de revenir qu'on lui accorde sans y attacher de consé-

(1) Mémoires de Besenval.

(2) Les égarements du cœur et de l'esprit ou Mémoires de M. de Meilcourt, Œuvres complètes de Crébillon le fils, vol. 1.



quence. Dès le lendemain, c'est une visite en négligé, en *polisson*, à la toilette de la dame, étonnée et déjà flattée des compliments sur sa beauté du matin ; puis la demande brusque si elle a fait un choix dans sa société, et le persiflage sans pitié de tous les hommes qu'elle voit. « Cependant, vous voilà libre, lui dit-on en revenant à elle. Que faites-vous de cette liberté ? » L'on parle du besoin de perdre à propos cette liberté : « Si vous ne donniez pas votre cœur, il se donnerait tout seul. » Et l'on appuie sur l'avantage de trouver dans un amant un conseil, un ami, un guide, un homme formé par l'usage du monde. L'on se désigne ; puis négligemment : « Je serais assez votre fait, sans tout ce monde qui m'assiège. » Et faisant un retour sur la femme que l'on a dans le moment : « Elle m'a engagé à lui rendre quelques soins, à lui marquer quelque empressement ; il n'eût pas été honnête de la refuser. Je me suis prêté à ses vues ; pour plus de célébrité à notre aventure, elle a voulu prendre une petite maison : ce n'était pas la peine pour un mois tout au plus que j'avais à lui donner ; elle l'a fait meubler à mon insu et très-galamment... » Et l'on raconte le souper qu'on y fit avec tant de mystère, et où l'on eût été en tête à tête si l'on n'y avait amené cinq personnes, et si la dame n'en avait amené cinq autres. « Je fus galant, empressé, et ne me retirai qu'une demi-heure après que tout le monde fut parti. C'est assez pour lui attirer la vogue... » Et l'on ajoute que l'on peut prendre congé d'elle sans avoir aucun reproche à craindre. Ici l'on ne manque point de parler de ses qualités, de son savoir-vivre, de la différence qu'il y a de soi aux autres hommes : on

vante la délicatesse qu'on s'est imposée de se laisser quitter par égard pour la vanité des femmes, et l'on conte, comme le beau trait de sa vie, que l'on s'est enfermé trois jours de suite pour laisser à celle dont on se détachait l'honneur de la rupture. La femme, qu'on étourdit ainsi d'impertinences, se récrie-t-elle ? « En honneur, lui dit-on sans l'écouter, plus j'y pense, et plus je voudrais pour votre intérêt même que vous eussiez quelqu'un comme moi. » Et comme la femme déclare que si elle avait l'intention de faire un choix, elle ne voudrait qu'une liaison solide et durable : « En vérité ? dit vivement l'aimable homme, si je le croyais, je serais capable de faire une folie, d'être sage et de m'attacher à vous. La déclaration est assez mal tournée, c'est la première de ma vie, parce que jusqu'ici on m'avait épargné les avances. Mais je vois bien que je vieillis... » Là-dessus, un sourire de la femme qui pardonne, et qui avoue trouver à l'homme qui lui parle des grâces, de l'esprit, un air intéressant et noble ; mais elle a besoin d'une connaissance plus approfondie de son caractère, d'une persuasion plus intime de ses sentiments ; à quoi l'homme répond quelquefois d'un air sérieux que bien qu'il soit l'homme de France le plus recherché et un peu las d'être à la mode, en considération d'un objet qui peut le fixer, il veut bien accorder à la femme le temps de la réflexion, vingt-quatre heures : « Je crois que cela est bien honnête, je n'en ai jamais tant donné (1). » — Et cet engagement, qui est à peu d'exagération près l'engagement du temps, cet engagement

(1) Contes moraux de Marmontel, 1765, vol. 1, *L'heureux divorce*.



finit par ces mots de l'amant : « Ma foi, Madame, je n'ai pas cru la chose si sérieuse entre vous et moi. Nous nous sommes plu, il est vrai ; vous m'avez fait l'honneur de me trouver de votre goût, vous étiez fort du mien. Je vous ai confié mes dispositions, vous m'avez dit les vôtres, nous n'avons jamais fait mention d'amour durable. Si vous m'en aviez parlé, je ne demandais pas mieux, mais j'ai regardé vos bontés pour moi comme les effets d'un caprice heureux et passager ; je me suis réglé là-dessus (1). »

Les femmes se prêtèrent presque sans résistance à cette révolution de l'amour. Elles renoncèrent vite « au métier de cruelles ». La lecture de la Calprenède, lecture ordinaire des filles de quinze ans, ces romans de *Pharamond*, de *Cassandra*, de *Cléopâtre*, qui gonflaient les poches des fillettes (2), tous les livres qui façonnaient le cœur et l'esprit de la femme dès l'enfance, la femme ne tardait pas à les oublier dès qu'elle entrait dans le monde, dès qu'elle respirait l'air de son temps. Le siècle qui l'entourait, les conseils de l'exemple, les moqueries de ses amies plus avancées dans la vie, lui enlevaient bientôt le goût et le souvenir des amours héroïques : leurs lenteurs, leurs tremblants aveux, leurs nobles dépits, leurs transports à la suite d'innocentes faveurs, leurs raffinements de délicatesse, leur quintessence de générosité et de galanterie, s'effaçaient dans sa mémoire. Elle perdait vite toutes les illusions du romanesque, ces tendres rêveries et ces langueurs du jour,

(1) Œuvres de Marivaux, Paris, 1830, vol. IX. Le *Spectateur français*.

(2) Correspondance de madame du Deffand. — Mémoires d'un voyageur qui se repose, par Dutens.

ces insomnies et ces fièvres des nuits, ces beaux tourments du premier amour qui, les jours d'absence de l'amoureux d'abord entrevu au parler, lui arrachaient de si douloureux soupirs, après les soupirs une apostrophe à « ce cher Pyrame », après l'apostrophe, un monologue où elle s'appelait « fille infortunée ! » Puis c'étaient encore de nouveaux soupirs suivis de nouvelles apostrophes à la nuit, au lit où elle était couchée, à la chambre qu'elle habitait : grand roman qu'elle se jouait à elle-même jusqu'au jour (1). Mais comment garder une imagination si enfantine et s'enflammer à de tels jeux, au milieu d'une société qui ne s'attache qu'au matériel et à l'agréable des passions, qui en rejette la grandeur, l'effort, l'exagération naïve et la poésie ennuyeuse ? La femme voit autour d'elle le persiflage poursuivre et déchirer ce qu'elle croyait être l'excuse de l'amour, son honneur, ses voiles, ses vertus de noblesse. Par tous ses professeurs, par ses mille voix, par ses leçons muettes, le monde lui apprend ou lui fait entendre qu'il y a un grand vide dans les grands mots et une grande niaiserie dans les grands sentiments. Pudeur, vertu, amour, tout cela se dépouille à ses yeux comme des idées qui perdraient leur sainteté. La femme arrive à rougir des mouvements de son cœur, des élancements de tendresses qui avaient transporté son âme de jeune fille dans le songe des vieux romans ; et la honte se mêlant en elle à la peur du ridicule, elle se débarrasse si bien des préjugés et des sottises de son premier caractère, que revoyant son amoureux de couvent, l'homme dont

(1) Œuvres de Marivaux, vol. IX. Pièces détachées. *Première Lettre de M. de M. contenant une aventure.*